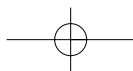
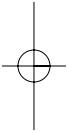
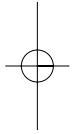
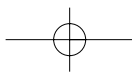
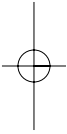
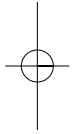


Du plaisir de haïr





WILLIAM HAZLITT

Du plaisir de haïr
suivi de
Sur le sentiment
d'immortalité dans la jeunesse

Traduit de l'anglais par
PATRICE OLIETE LOSCOS

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2005

TITRES ORIGINAUX

On the Pleasure of Hating

On the Feeling of Immortality in Youth

Du plaisir de haïr (On the Pleasure of Hating) a été publié pour la première fois en 1826 dans le volume *The Plain Speaker*.

Sur le sentiment d'immortalité dans la jeunesse (On the Feeling of Immortality in Youth) a été publié pour la première fois dans *The Monthly Magazine* en mars 1827 et repris en 1839 dans le volume *Winterslow, essays and characters written there*.

© Editions Allia, Paris, 2005 pour la traduction française.

UNE araignée traverse en rampant le sol recouvert d'une natte de la pièce où je suis assis (non pas celle qui a été si bien allégorisée dans les admirables *Vers à une araignée*, mais une autre de la même espèce édifiante). Elle court avec une hâte distraite et pressée, s'avance vers moi en clopinant gauchement, puis s'arrête. Elle aperçoit l'ombre géante devant elle et, doutant s'il lui faut battre en retraite ou bien continuer, prend la mesure de son formidable adversaire. Mais comme je ne me lève pas brusquement pour m'emparer de la pauvre bestiole vagabonde, ainsi qu'elle le ferait d'une malheureuse mouche prise dans sa toile, elle reprend courage et se risque à aller de l'avant, avec un mélange de ruse, d'impudence et de crainte. Lorsqu'elle passe près de moi, je soulève la natte pour faciliter sa fuite, heureux d'être débarrassé de cette intruse importune et frissonnant à son souvenir une fois qu'elle n'est plus là. Il y a un siècle, un enfant, une femme, un rustre ou un moraliste auraient écrasé la petite bête rampante ; pour moi, ma philosophie est au-dessus de cela, je ne veux aucun mal à cette créature, et cependant je hais le

simple fait de la voir. L'esprit du mal survit à sa pratique effective. Nous apprenons à brider notre volonté et à contenir nos actes dans les limites de l'humanité bien avant de pouvoir soumettre nos sentiments et notre imagination à la même douceur. Nous renonçons à la démonstration extérieure, à la violence *grossière*, mais nous ne pouvons nous défaire de l'essence ou du principe de l'hostilité. Nous n'écrasons pas le pauvre petit animal (cela semble si barbare et misérable !), mais nous le regardons avec une sorte d'horreur mystique et de répugnance superstitieuse. Cela demandera une autre centaine d'années de bons écrits et de réflexion intense pour nous guérir de ce préjugé et pour que nous ressentions à l'égard de cette race de mauvais augure un peu du "lait de l'humaine tendresse" plutôt que son caractère farouche et son venin.

La nature, à y regarder de plus près, semble faite d'antipathies : sans quelque chose à haïr, nous perdriions le ressort même de la pensée et de l'action. La vie se changerait en une mare stagnante si elle n'était agitée par les intérêts discordants et les passions dérégées des hommes. Le clair rayon de notre destinée devient plus brillant (ou simplement visible) lorsque l'on rend tout ce qui l'entoure aussi

sombre que possible ; c'est d'ailleurs ainsi que l'arc-en-ciel dessine sa forme sur les nuages. Est-ce de l'orgueil ? Est-ce de l'envie ? Est-ce la force du contraste ? Est-ce faiblesse ou méchanceté ? Toujours est-il qu'il existe dans l'esprit de l'homme une affinité secrète avec le mal, une *aspiration* vers lui, et que l'on prend un plaisir pervers mais bienheureux à être méchant, car c'est une source de satisfaction qui ne s'épuise jamais. La bonté pure devient vite insipide, manque de variété et de flamme. La souffrance est une amère douceur dont on ne se rassasie jamais. L'amour, avec un peu de laisser-aller, tourne vite à l'indifférence ou au dégoût : seule la haine est immortelle. Ne voyons-nous pas ce principe partout à l'œuvre ? Les animaux se harcèlent et se tourmentent impitoyablement les uns les autres ; les enfants tuent les mouches pour s'amuser ; chacun considère les accidents et les délits dans le journal comme le meilleur de la farce ; une ville tout entière accourt pour assister à un incendie, et les spectateurs ne se réjouissent nullement de le voir éteint. Tant mieux qu'il le soit, mais cela diminue l'intérêt, et nos sentiments ont plus à voir avec nos passions qu'avec notre jugement. Pleins d'un brûlant enthousiasme, des hommes s'assemblent en foule pour voir

représentée une tragédie ; mais comme le fait observer Mr Burke, si une exécution avait lieu dans une rue voisine, le théâtre ne tarderait pas à se vider. Un chien inconnu dans un village, un idiot, une folle sont pris à partie et malmenés par l'ensemble de la communauté. Les dommages publics sont en quelque sorte des bénéfices publics. Pendant combien de temps le pape, les Bourbons et l'Inquisition ont-ils tenu le peuple anglais en haleine et lui ont-ils fourni des sobriquets pour qu'il se purge de ses humeurs noires ? Nous avaient-ils causé quelque tort récent ? Non, mais nous avons toujours une certaine quantité de bile en excès dans l'estomac et nous avons besoin d'un objet sur quoi la décharger. Combien ce fut à contre-cœur que nous avons abandonné notre pieuse croyance dans les revenants et les sorcières, parce que nous aimions à persécuter les unes et à nous faire mourir de peur avec les autres ! Ce n'est pas tant de la qualité que de la quantité d'excitation dont nous sommes avides : nous sommes incapables de supporter un état d'indifférence et d'*ennui** ; l'esprit semble abhorrer

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

le vide autant que la matière fut jamais supposée le faire. Même si l'esprit de l'époque (c'est-à-dire le progrès du raffinement intellectuel en lutte contre nos infirmités naturelles) ne nous permet plus de donner libre cours à nos humeurs vengeresses et obstinées, nous essayons de les faire vivre à travers leur description et d'entretenir par l'imagination les vieux épouvantails et les fantômes de nos terreurs et de nos haines. Nous brûlons Guy Faux en effigie, et chaque année, frapper, huer et maltraiter cette pauvre figure faite de vieux chiffons et de paille représente une fête dans chaque village d'Angleterre. De nos jours, protestants et papistes ne se font plus brûler les uns les autres sur un bûcher ; pourtant, nous souscrivons à de nouvelles éditions du *Livre des Martyrs* de Fox, et le secret des romans de Walter Scott est de même nature : ils nous ramènent vers les haines de clans et les rancunes, la ruine et le malheur, les injustices et les vengeances d'une époque et d'un peuple barbares, vers les préjugés tenaces et les haines mortelles des sectes et des partis dans le domaine politique et religieux, des chefs et des clans en lutte dans celui de la guerre et de l'intrigue. Avec chacun tour à tour, nous éprouvons la pleine puissance de l'esprit de haine. En lisant, nous

rejetons les entraves de la civilisation, le voile léger de l'humanité. "Arrière, oripeaux !" La bête sauvage reprend ses droits sur nous, nous nous sentons animaux de proie, et tel un chien de meute qui tressaille en dormant et se lance sur la piste en rêve, le cœur s'éveille dans sa tanière natale et pousse un cri de joie sauvage de se voir rendu de nouveau à la liberté et à ses instincts sans frein ni loi. Chacun se donne libre carrière ou va au diable selon ses propres voies. Ici ni les *Panopticons* de Jeremy Bentham, ni les infranchissables *Parallélogrammes* de Mr Owen (Rob Roy les aurait méprisés et aurait vomi mille malédictions sur eux), ni les longs calculs de l'intérêt personnel ne sont de mise : le désir emprunte le plus court chemin vers son objet. De même que le torrent de montagne se jette dans le précipice, le plus grand bien possible pour chaque individu consiste à faire tout le mal qu'il peut à son prochain. Cela est délicieux et trouve infailliblement une corde sympathique dans chaque poitrine. Ainsi Mr Irving, le célèbre prêcheur, a-t-il rallumé le vieux et primitif feu de l'enfer, qui était presque tombé en discrédit, dans les bas-côtés de l'Eglise calédonienne, comme on fait pénétrer l'eau véritable de la New River à Sadler's Wells, pour le plaisir et l'étonnement

de son charmant auditoire. “C’est bien gentil, mais quelle calamité” d’être assis et de jeter un coup d’œil dans l’abîme de Tophet, de jouer à *snapdragon*¹ avec les flammes et le soufre (cela donne un choc électrique, un vif coup d’aiguille aux constitutions délicates), et de voir Mr Irving, comme un titan gigantesque, avoir l’air aussi sinistre et basané que s’il devait inventer des tortures pour tous les damnés. Quelle étrange créature que l’homme ! Non content de faire tout ce qu’il peut pour affliger ses frères ici-bas et pour leur nuire, “sur ce rivage et sur ce bord du temps” où l’on pourrait croire qu’il y a assez de chagrin, de douleur, d’angoisses, de larmes, de soupirs et de plaintes, le fou fanatique enlève son prochain vers le sommet des plus hautes cimes de la théologie pour le précipiter dans le gouffre béant du feu pénitentiel ; sa méchanceté demande à l’éternité d’assouvir sa rancune infinie et en appelle au Tout-Puissant pour exécuter son implacable sentence. Les cannibales font cuire leurs victimes et les mangent en toute convivialité ; les benoîts

1. Jeu consistant à attraper avec les doigts des raisins secs flottant dans l’eau-de-vie qui brûle. (Les notes sont du Traducteur.)

orateurs chrétiens envoient ceux qui diffèrent d'eux de l'épaisseur d'un cheveu rôtir corps et âme dans les flammes de l'enfer pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de ses créatures ! Il est bon que le pouvoir de telles personnes ne soit pas égal à leur volonté : en réalité, c'est à partir de la conscience qu'ils ont de leur faiblesse et de leur incapacité à contrôler l'opinion des autres qu'ils en viennent à "surpasser Mégère", et qu'ils s'efforcent de les soumettre en les effrayant par de grands mots et d'horribles menaces.

Le plaisir de la haine, comme un poison minéral, ronge le cœur de la religion et la transforme en fiel et en bigoterie ; il fait du patriotisme une excuse pour aller porter le feu, la peste et la famine dans d'autres pays ; il ne garde de la vertu que l'esprit de censure et une surveillance étroite, jalouse, inquisitoriale des actions et des motifs d'autrui. Qu'ont été les diverses sectes, croyances et doctrines religieuses, sinon autant de prétextes avancés par les hommes pour se disputer, se quereller et se tailler mutuellement en pièces, comme il faut une cible pour pouvoir tirer ? Est-il personne pour croire que l'amour de la patrie chez un Anglais implique un quelconque sentiment de bienveillance envers celui qui porte

le même nom, ou un penchant à le servir ? Non, cela ne signifie rien d'autre que la haine des Français ou des habitants de tout autre pays avec qui il nous arrive d'être en guerre à l'occasion. L'amour de la vertu dénote-t-il le moindre souhait de prendre conscience de nos propres défauts et de nous en amender ? Non, mais il rachète un attachement tenace à nos vices par une intolérance virulente vis-à-vis des faiblesses humaines. Ce principe est d'une application on ne peut plus universelle. Il s'étend au bien comme au mal : s'il nous fait détester la bêtise, il ne nous rend pas moins mécontents à l'égard d'un mérite remarquable. S'il nous incline à nous sentir blessés par les torts que nous font les autres, il nous contraint également à ne pouvoir endurer le spectacle de leur prospérité. Nous tirons vengeance des maux subis ; nous payons les bienfaits par de l'ingratitude. Même nos penchants et nos goûts les plus vifs prennent bientôt ce tour. "Ce qui était aussi doux que sauterelle devient parfois aussi amer que la coloquinte", et l'amour et l'amitié se consomment à leur propre feu. Nous haïssons nos vieux amis, nous haïssons nos vieux livres, nous haïssons nos vieilles opinions, et à la fin nous en venons à nous haïr nous-mêmes.